

# Le mouvement psychologique

Autor(en): **Larguier des Bancel, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Annuaire de l'instruction publique en Suisse**

Band (Jahr): **2 (1911)**

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-109088>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Le mouvement psychologique.

---

La bibliographie que publie la *Zeitschrift für Psychologie* compte, pour l'année 1908, 4547 numéros. Cette masse énorme de contributions à la psychologie et aux sciences auxiliaires de la psychologie se distribue à peu près comme suit :

Généralités :	322.
Anatomie et physiologie du système nerveux :	652.
Sensations :	635.
Fonctions supérieures de l'esprit :	919.
Pathologie :	761.
Psychologie individuelle et psychologie sociale :	1060.
Psychologie comparée :	198.

A en juger par l'accroissement que la production d'Europe et d'Amérique marque d'année en année, on peut, sans risque de se tromper beaucoup, évaluer à cinq ou six mille le nombre des travaux parus en 1909. Nul ne saurait évidemment se rendre maître d'une littérature aussi abondante et nous n'essaierons pas d'en établir ici le catalogue même très sommaire. Nous nous efforcerons plutôt de dégager les tendances qui se manifestent chez les psychologues contemporains en nous arrêtant aux recherches qui paraissent accuser, dans le mouvement des esprits, une orientation nouvelle.

\* \* \*

La psychophysique, — c'est-à-dire la mesure des excitations correspondant à tel ou tel degré de sensation ; la psychologie physiologique, — c'est-à-dire l'étude des phénomènes psychologiques dans leur rapport avec les processus physiologiques qui constituent les antécédents, les concomitants

organiques ou les manifestations extérieures des premiers; bref, la psychologie de laboratoire, pour prendre ce mot dans le sens ancien et un peu étroit qu'on lui donne communément, la psychologie de laboratoire est moins ardemment cultivée qu'autrefois. L'examen de la collection d'un périodique tel que l'*Année psychologique* est significatif à cet égard. Tandis que les tomes parus jusque vers 1900 sont tout pleins de recherches sur les effets circulatoires ou respiratoires de l'émotion, sur les répercussions organiques du travail intellectuel, etc., etc., les volumes plus récents trahissent des préoccupations d'un ordre bien différent. L'étude des fonctions élémentaires, des effets corporels de l'activité mentale, fait place de plus en plus à celle des fonctions supérieures. Les expérimentateurs s'attachent à découvrir le mécanisme de l'attention, de la mémoire. Ce n'est pas tout. Ils essaient, en recourant à ce qu'on peut appeler l'introspection provoquée — introspection exécutée dans des conditions strictement déterminées et qui n'a de commun que le nom avec cette introspection fantaisiste, « éclairée par la réflexion libre », que recommandait un Jouffroy, et que pratiquaient les psychologues d'antan, — de pénétrer dans l'intimité de l'esprit et de saisir le jeu même de la volonté et de la pensée. Nous signalerons toutefois le livre de Weber, *Der Einfluss psychischer Vorgänge auf den Körper* (Berlin, Springer; 1910), ouvrage de synthèse, dans lequel l'auteur a groupé, en particulier, les nombreux travaux auxquels l'influence des processus psychologiques sur la circulation sanguine a donné lieu, et divers mémoires sur le « réflexe psychogalvanique ». Il importe de dire quelques mots des recherches dont ce dernier phénomène a été l'objet. Elles constituent l'apport le plus récent et le plus original de la psychologie physiologique.

Le réflexe psychogalvanique est connu en fait depuis longtemps. Féré, si nous ne nous trompons, a montré le premier (1888) que, sous l'effet d'une excitation sensorielle intense, un bruit, par exemple, ou d'une émotion, le corps humain devient le siège de modifications décelables à l'aide d'un galvanomètre. Mais les expériences du médecin français étaient tombées dans l'oubli et il appartient à deux savants zurichois, E.-K. Müller, puis Veraguth, d'avoir véri-

tablement inauguré l'étude systématique de la curieuse réaction observée par leur prédécesseur. Les recherches de Müller (1904) et de Veraguth (1906) n'ont pas tardé à en susciter d'autres et il existe aujourd'hui sur la question tout un ensemble de travaux. Les plus notables sont dus à Binswanger (*Journal für Psychologie und Neurologie*; 1908), Sidis et ses collaborateurs (*Psychological Review*; 1908 à 1910), Veraguth, *Ueber das psychogalvanische Reflexphänomen* (Berlin, Karger; 1909), H. Müller, *Experimentelle Beiträge zur physikalischen Erklärung der Entstehung des psychogalvanischen Phänomens* (Thèse de Zurich; 1909), J. Aebly, *Zur Analyse der physikalischen Vorbedingungen des psychogalvanischen Reflexes mit exosomatischer Stromquelle* (Thèse de Zurich; 1910).

Le procédé le plus ordinairement adopté pour manifester le réflexe psychogalvanique consiste à introduire le corps du sujet dans un circuit muni d'un galvanomètre et parcouru par un courant électrique de faible intensité. Il suffit, dans ces conditions, de déterminer certaines réactions psychologiques pour provoquer une déviation galvanométrique plus ou moins considérable.

Le mécanisme du phénomène demeure fort obscur. Quelques-uns ont prétendu que la déviation était simplement due aux mouvements involontaires effectués par le sujet. Il n'est pas douteux que ces mouvements, en faisant varier le contact entre les mains et les électrodes, ne puissent modifier le courant que le galvanomètre saisit. Mais il est certain, d'autre part, qu'ils ne rendent nullement compte de tous les résultats observés. Aussi bien, l'emploi de contacts liquides — le sujet plongeant les mains dans des vases remplis d'un liquide conducteur — n'entraîne point la disparition du réflexe galvanique. Il est toujours facile, en outre, de distinguer les effets qui dépendent d'un processus psychophysique et ceux qui sont liés aux mouvements de la main. Les premiers ne se manifestent qu'après un temps perdu, lequel peut atteindre plusieurs secondes, tandis que les autres succèdent immédiatement à la cause qui leur a donné naissance.

Certains auteurs ont invoqué, pour expliquer le phénomène, une modification vasomotrice dans les mains du sujet, ou encore, la sécrétion sudorale. Veraguth a fait justice de la théorie vasomotrice, en montrant que la main, anémiée au

moyen d'une bande d'Esmarch placée sur le bras, se comporte comme la main normalement irriguée par le sang. Quant à la théorie sudorale, elle attend sa démonstration. Quoiqu'il en soit de ce point, dont l'examen relève en définitive de la physiologie, les psychologues ont trouvé dans l'électrodiagnostic un procédé d'investigation nouveau et qui semble appelé à rendre d'utiles services dans l'étude des sentiments.

Les excitations les plus diverses en apparence sont capables de mettre en jeu le réflexe galvanique. Supposons que l'on soumette une personne à des expériences d'association. La grande majorité des mots dits au sujet provoquent une déviation du galvanomètre. Mais la grandeur de celle-ci varie entre des limites étendues. Les déviations fortes correspondent régulièrement à l'éveil d'une émotion. Les déviations faibles accompagnent, au contraire, les excitations dont le ton affectif est peu marqué. Les auteurs sont en parfait accord à cet égard et si l'on tient compte de l'ensemble des données recueillies jusqu'ici, on peut admettre que le phénomène psychogalvanique a toujours pour condition immédiate, lorsqu'il est accentué, le développement d'un sentiment vif. L'exemple suivant que nous empruntons à Binswanger, témoigne clairement de cette relation. Les associations ont été prises chez un individu inculpé d'escroquerie, et placé en observation dans un asile d'aliénés. Le sujet une fois introduit dans le circuit, on prononce devant lui une série de mots à chacun desquels il est prié d'en associer un autre. Voici quelques-uns des résultats obtenus.

Mot inducteur.	Mot associé.	Déviation du galvanomètre.
<i>Tête</i>	<i>Rond</i>	15 mm.
<i>Vert</i>	<i>Arbre</i>	16 —
<i>Table</i>	<i>Carré</i>	14 —
<i>Cœur</i>	<i>Maladie de cœur</i>	58 —
<i>Menacer</i>	<i>Lois</i>	80 —
...	...	... etc.

Le couple *Menacer* — *Lois* est accompagné d'une déviation considérable. L'association, comme le réflexe galvanique, trahit l'inquiétude de l'accusé. Il en est de même dans le cas *Cœur* — *Maladie de cœur*, que l'on s'explique sans peine quand on apprend que le sujet se croyait atteint d'une maladie de

cœur. On le voit, la déviation galvanométrique prend une valeur élevée sous l'influence d'une émotion. Si l'on accepte l'interprétation que Binswanger donne du phénomène, on peut dire que la résistance des tissus de la main au passage du courant diminue dans ces conditions. Cette même résistance augmente, en revanche, pendant le sommeil, lorsque le sujet est au repos ou qu'il ne se livre qu'à un travail facile, enfin lorsqu'il se laisse distraire de l'expérience d'association à laquelle il est soumis. La distraction reconnaît naturellement, à son tour, des causes très diverses. Binswanger a montré qu'elle peut être due, en particulier, à la présence d'un état affectif, établi avant le commencement des épreuves et qui persiste pendant toute la durée de celles-ci. Ce dernier fait est intéressant. Il manifeste, d'un point de vue nouveau, la puissance inhibitrice de l'émotion.

Le problème du travail, et celui de la fatigue, si importants pour la pratique, demeurent à l'ordre du jour. On trouvera un exposé complet de la question dans la monographie de Offner, *Die geistige Ermüdung* (Berlin, Reuther et Reichard ; 1910). L'auteur, qui s'adresse avant tout aux spécialistes de l'enseignement, estime qu'il ne faut pas craindre de fatiguer parfois les élèves. L'enfant qu'on oblige à poursuivre son travail alors que les signes de lassitude se montrent déjà, apprendrait à tirer parti de ses ressources d'énergie et à exercer sa volonté. C'est là une de ces affirmations à priori que l'on a tant reprochées à l'ancienne pédagogie et dont les modernes devraient se garder. Il n'est pas douteux que le sujet fatigué ne fournisse un travail de qualité médiocre. Cet inconvénient est-il compensé par les avantages que Offner attribue à sa méthode ? Nous n'en savons rien. L'expérience est seule capable de faire la lumière sur ce point et, en attendant qu'elle ait prononcé, on fera bien de n'accepter que sous les plus expresses réserves la conclusion de l'écrivain allemand. Il ne faut pas oublier que la fatigue constitue un phénomène très complexe, mal connu encore. Tant que la nature n'en aura pas été élucidée, l'éducateur s'en tiendra, s'il veut être sage, aux faits exactement observés.

Les personnes qui ne redoutent pas les théories liront avec profit les pages suggestives que Claparède, dans sa *Psy-*

*chologie de l'enfant* (chap. V), et Mac Dougall (*Brain*; 1909) ont consacrées au problème de la fatigue. Les auteurs ont montré, indépendamment l'un de l'autre, comment la notion d'un « réservoir d'énergie » éclaire celui-ci d'un jour nouveau. L'organisme disposerait d'une réserve d'énergie, accumulée, pendant les périodes de repos, en quantité assez grande pour assurer au travail la constance que seule justement une réserve permet d'obtenir. L'apparition de la fatigue manifesterait la diminution de la réserve. La fatigue, qui représente une véritable fonction de défense, ferait obstacle à l'épuisement total de la réserve en provoquant à temps l'arrêt de l'activité physique ou intellectuelle. Que l'individu résiste aux sollicitations de la fatigue, il est bientôt réduit à emprunter à la destruction de ses tissus l'énergie dont il a besoin pour continuer son travail et qu'il ne trouve plus dans une réserve toute prête. La fatigue cesse alors de se réparer d'elle-même : c'est le régime du surmenage. Si l'on adopte la théorie que nous venons d'esquisser, on comprend aisément que, sous l'influence d'un intérêt puissant, de nouvelles quantités d'énergie puissent être libérées chez le sujet fatigué, mais non épuisé encore. On comprend aussi comment un encouragement, un conseil, peut brusquement remonter le neurasthénique devenu incapable de faire appel spontanément à ses réserves.

Il importe, en terminant, de noter un point de technique. Les psychologues se sont donné beaucoup de peine pour reconnaître l'action de certaines drogues, particulièrement, de l'alcool. Un expérimentateur anglais, Rivers, a montré récemment (*The british Journal of Psychology*; 1908) que la plupart des résultats qu'ils ont obtenus sont viciés par une cause d'erreur dont on ne saurait exagérer l'importance, nous voulons dire la suggestion. Que, par exemple, l'on soulève un poids à l'ergographe, avec la conviction préalable que l'alcool paralyse le travail musculaire, inconsciemment, on poussera moins son effort. Rivers a eu l'idée, aussi simple qu'ingénieuse, de déguiser le goût de l'alcool au moyen de diverses substances et de n'employer que des liquides dont il était impossible de deviner la nature. Il a constaté que, dans ces conditions, l'effet de petites doses d'alcool — jusqu'à quarante cen-

timètres cubes — est nul. C'est un fait. Nous nous permettons de le signaler aux « savants » que l'antialcoolisme a groupés sous son drapeau et qui mettent trop souvent au service d'une belle cause plus d'ardeur que de sens critique.

\* \* \*

L'étude de la mémoire dans laquelle la psychologie expérimentale a trouvé, avec Ebbinghaus et les continuateurs de ce maître, l'occasion de quelques-unes de ses plus brillantes découvertes, l'étude de la mémoire ne se ralentit pas. Non seulement les recherches de détail se multiplient — Wundt notait il n'y a pas bien longtemps que la moitié des contributions fournies annuellement par les laboratoires a pour objet la mémoire ; — l'apparition de monographies comme celle de Offner, *Das Gedächtnis* (Berlin, Reuther et Reichard ; 1909) atteste que les matériaux recueillis de toutes parts se prêtent à une coordination. Offner, aussi bien, ne s'est pas contenté de rassembler les résultats que l'expérience ou l'observation ont apportés jusqu'ici ; il s'est efforcé de composer un tableau d'ensemble et d'édifier une psychologie cohérente et systématique de la mémoire. On louera une telle ambition et il faut reconnaître que l'auteur n'a point été inférieur à la tâche qu'il s'était donnée. La documentation de l'ouvrage est, en général, aussi solide qu'étendue. A la différence de beaucoup de ses compatriotes, Offner consent à citer les auteurs étrangers à l'Allemagne. Nous avons regretté toutefois, disons-le en passant, de ne pas trouver, dans le chapitre des variations de la mémoire avec l'âge, une mention des recherches de Binet. Elles donnent, si nous ne nous trompons, la clé de ce que Offner appelle le « paradoxe de Meumann ». L'adulte apprend plus vite, mais retient moins longtemps que l'enfant. Si l'enfant retient plus longtemps, c'est sans doute que sa mémoire est la meilleure. Et, si l'adulte apprend plus vite, c'est probablement qu'il a plus d'attention.

La monographie de Offner constitue un guide très sûr pour ceux qui, s'engageant dans une étude très délicate, ont besoin d'une orientation préalable. Les pédagogues retireront un bénéfice plus immédiat peut-être, des quelque soixante-quinze pages dans lesquelles Binet, au chapitre VI<sup>e</sup> de son



livre, *Les idées modernes sur les enfants*, a résumé nos connaissances actuelles sur le jeu et le rôle de la mémoire. Ecrites dans une intention très pratique, elles rendront sans doute des services précieux.

Une question fort discutée encore est celle du gain que l'exercice de la mémoire permet de réaliser. On oblige les enfants à apprendre par cœur des listes de mots, de la prose, de la poésie, dans l'espoir de fortifier, d'améliorer leur mémoire. Le procédé est-il efficace? William James l'avait contesté autrefois. Il estimait que la plasticité de la mémoire représente une propriété de notre organisme, variable avec les individus, variable avec l'âge, mais qu'aucun artifice n'est en état de modifier sensiblement. Et des expériences très précises avaient apporté, en faveur de cette thèse, des arguments décisifs. James avait étudié de la poésie pendant plusieurs semaines de suite et il s'était convaincu qu'au bout de la période d'entraînement il n'apprenait ni mieux ni plus vite qu'au début. D'autres expérimentateurs ont opposé à cette conclusion les résultats de leurs propres recherches et ils ont soutenu que la mémoire, comme telle autre faculté, est susceptible de progrès et de développement.

On peut admettre que les contradicteurs de James ne se sont pas trompés, mais il est bon de marquer en même temps que les faits qu'ils ont mis en lumière ne ruinent point la thèse du grand psychologue américain. James n'a pas dit que tout exercice de mémoire est inutile. Il s'est borné à prétendre et il a, croyons-nous, démontré que la plasticité de la mémoire constitue une donnée invariable ou, du moins, réfractaire à l'entraînement. Une comparaison très simple, empruntée au monde physique, éclairera la portée de ses affirmations. Considérons un appareil enregistreur quelconque, le phonographe, par exemple. Dans un tel appareil, l'enregistrement des sons dépend de deux conditions : l'ajustement de l'organe inscripteur, c'est-à-dire de la plaque vibrante et du stylet dont elle est munie, d'une part, la nature de la matière plastique sur laquelle le stylet vient dessiner les mouvements qui lui sont communiqués, de l'autre. Les traces laissées par le stylet ne seront nettes et durables que si l'organe inscripteur fonctionne bien et que si la matière plastique offre le degré de dureté convenable. Eh bien ! Le jeu de la mémoire

comporte, comme celui du phonographe, deux éléments, le pouvoir d'attention qui commande l'ajustement des organes récepteurs et la susceptibilité d'impression — ce que nous venons d'appeler la plasticité de la mémoire, — liée vraisemblablement à la qualité même de la substance cérébrale. Et l'exercice, très propre à augmenter le pouvoir d'attention, disons plus généralement l'habileté du sujet à se servir de sa mémoire, laisserait intacte la plasticité de celle-ci. On aurait tort, au reste, de ne voir dans la question que nous venons de discuter qu'une subtilité vaine. Elle comporte, pour la pratique, des conséquences qu'il est aisé d'apercevoir. Si James s'est trompé, tout exercice de mémoire, pour mécanique qu'il soit, est utile. S'il a raison, au contraire, il faut reconnaître que seul est efficace celui qui fait appel à l'intelligence de l'enfant.

L'étude des images, quelque temps négligée, a été reprise, surtout en Amérique. Les résultats obtenus conduisent à modifier sensiblement les doctrines classiques et qui commençaient à se vulgariser. Tout le monde connaît la distinction des types de mémoire, type visuel, type auditif, type moteur. On sait aussi le succès qu'elle a rencontré. Certains pédagogues allaient jusqu'à réclamer la création de classes parallèles destinées à chacun des types principaux. Nous ne savons si cette idée a jamais reçu un commencement d'exécution. Les psychologues d'aujourd'hui en sont, dans tous les cas, bien loin. On soupçonnait sans doute que les types « purs », proclamés autrefois par Charcot et ses élèves, n'existaient qu'à titre de schémas. On se convainc à présent que les types marqués par la simple prédominance de telles ou telles images sont eux-mêmes tout à fait exceptionnels, et que la plupart des gens sont visuels, lorsqu'il s'agit des choses, moteurs, lorsqu'il s'agit des mots. Enfin, et c'est là le fait qu'il faut retenir, les observations nouvelles ont montré que l'on avait fort exagéré l'importance des images dans l'activité mentale. L'imagerie, brillante chez l'enfant, est extrêmement réduite chez l'adulte. L'image n'est pas la matière unique de la pensée. Elle l'accompagne et souvent la précise, mais sans être indispensable à son jeu. Nous reviendrons un peu plus loin sur ce point qui est capital.

Dans l'ordre des sentiments, les recherches sur l'esthétique sont poussées de divers côtés. Meumann nous donne, dans un tout petit livre, *Aesthetik der Gegenwart* (Leipzig, Quelle et Meyer; 1908), un tableau très complet de l'esthétique allemande contemporaine. Le problème fondamental de l'esthétique doit être posé, selon l'auteur, dans les termes suivants : déterminer l'attitude esthétique de l'homme vis-à-vis du monde dans ce qu'elle a de caractéristique et de distinct, par rapport, notamment, à l'attitude théorique ou à l'attitude pratique. Cette attitude peut être envisagée de divers points de vue. Il importe, en particulier, d'examiner le plaisir esthétique; la création artistique; l'œuvre d'art, produit de cette activité; enfin la « culture » esthétique, c'est-à-dire la pénétration de l'art dans la vie toute entière. Cette définition fournit un cadre commode où les théories les plus différentes trouvent aisément leur place. Il serait sans intérêt de résumer les analyses sommaires que Meumann consacre aux représentants de l'esthétique moderne. Nous nous bornerons à signaler d'excellentes observations sur la doctrine fameuse de l'*Einfühlung* — opération en vertu de laquelle nous projetons en quelque sorte dans l'objet, nos sentiments, notre activité, notre personnalité propre, — et des remarques, très justes à notre avis, sur les productions, accueillies en Allemagne avec une déplorable faveur, de ce qu'on a appelé, en France, l'art nouveau.

Une critique toujours judicieuse et souvent profonde fait de l'ouvrage de Meumann un guide parfaitement sûr et fort utile. Nous ajouterons qu'il conduit le lecteur dans un domaine demeuré bien stérile. Les raisons d'une telle et si longue infécondité mériteraient d'être recherchées. Il en est une du moins qui apparaît immédiatement. On sait assez que le public ne s'attache guère dans une œuvre d'art qu'au « sujet ». Dans un tableau, par exemple, c'est le sujet seul qui retient la foule. La foule demande au peintre une histoire et elle ne comprend pas celui qui ne lui en raconte point. La foule, en Suisse, admire Anker. Hélas! c'est de cette foule que les spécialistes de l'esthétique semblent trop souvent être sortis. Ils expliquent admirablement le sujet; ils montrent pourquoi tel sujet plaît et tel autre déplaît. Ils oublient de nous dire, et peut-être ne se sont-ils pas toujours demandé, pourquoi le

même sujet donnera naissance aussi bien à une croûte qu'à un chef d'œuvre. Fechner, le fondateur de la psychophysique, distinguait, dans le plaisir esthétique, deux facteurs : un facteur « direct » et un facteur « associatif. » Les esthéticiens ont rendu compte, et parfois fort ingénieusement, du rôle et de la portée du facteur associatif. Mais c'est le facteur direct — que l'artiste est seul en état de saisir — dont il importerait avant tout d'élucider la nature.

Le travail d'un psychologue américain, M<sup>lle</sup> L. Martin (*Zeitschrift für Psychologie*; 1909) nous fournit justement l'occasion d'illustrer d'un exemple précis les remarques précédentes. L'auteur a étudié les images ou, pour employer le terme qu'il propose, les pseudo-sensations que la contemplation d'une œuvre d'art éveille chez la plupart des gens. Tel, en voyant la boucherie de Rembrandt, sentira une odeur de viande; tel autre, en présence des esclaves de Michel-Ange, percevra, dans son propre corps, la contraction de ses muscles. Ces pseudo-sensations ne sont pas une simple curiosité. Elles contribuent pour une part essentielle à déterminer le jugement porté par le spectateur. Toutes les fois qu'elles sont nombreuses et puissantes, en effet, les appréciations esthétiques, favorables ou défavorables, sont accusées avec une très grande netteté. Ce résultat est intéressant et nous croyons qu'il peut être généralisé. Il est probable, aussi bien, que la majorité des individus se prennent, pour estimer une œuvre, aux sensations adventices que M<sup>lle</sup> Martin a décrites. Seulement cette majorité est tout à fait incompétente. Les pseudo-sensations fondent, nous l'admettons, l'esthétique du gros public et du public grossier. Nous pensons qu'elles jouent un rôle minime dans les jugements de l'artiste. Une observation, que nous empruntons à l'auteur lui-même, témoigne éloquemment de cette différence. L'image d'un chef indien à cheval, mauvaise chromo trouvée dans une boîte à cigares, donne naissance chez un sujet à des impressions de mouvement très vives et provoque une appréciation favorable. Le portrait de Philippe IV, par Velasquez, examiné ensuite, n'éveille pas la moindre pseudo-sensation. Le sujet n'ignorait pas que Velasquez est un grand peintre et qu'il convient de l'admirer. S'il avait osé être parfaitement sincère, il aurait avoué sans doute que ses préférences allaient à l'indien. Un tel fait est décisif.

Les psychologues ont assurément le droit d'établir l'esthétique du vulgaire. Ne serait-il pas temps toutefois d'étudier celle des maîtres ou de ceux qui sont capables de les comprendre ? Quelques-uns paraissent d'ailleurs le reconnaître. C'est une contribution à l'esthétique que nous demandons que les lecteurs de l'*Année psychologique* trouveront sous la signature de A. et A. Binet (*Année psychologique*; 1910). Les auteurs ont tenté d'expliquer l'art de Rembrandt et, notamment, l'impression de lumière que procurent ses toiles. Cet essai se distingue heureusement des dissertations que l'on est habitué à rencontrer chez les professeurs d'esthétique ou chez les critiques d'art. Tous les amateurs de peinture s'y arrêteront certainement avec plaisir.

Il faut nous borner. Nous avons achevé la revue de celles des questions classiques qui retiennent le plus l'intérêt des contemporains. Allons tout droit maintenant aux recherches véritablement nouvelles et dont la poursuite donne à la psychologie d'aujourd'hui son caractère propre et sa marque originale.

\* \* \*

Taine comparait l'esprit à un « polypier d'images ». L'image, dit à présent un psychologue américain, l'image n'est qu'un « sous-produit » de l'activité intellectuelle. Le rapprochement de ces deux formules fait éclater l'opposition qui sépare, sur un problème capital, le mécanisme de la pensée, la génération actuelle de celle qui l'a précédée. Pour Taine, comme pour l'Ecole anglaise, les sensations et les images représentaient les éléments fondamentaux de l'organisme mental, et leurs propriétés suffisaient à expliquer le jeu de l'intelligence. Cette doctrine, séduisante parce qu'elle est parfaitement intelligible, ne devait pas résister à l'épreuve des faits. Taine a fait illusion à beaucoup. Il illustre d'exemples ingénieux et parfois magnifiques une théorie préalable, mais il n'observait guère. L'introspection minutieuse que les modernes ont pratiquée découvre un spectacle tout différent de celui que le philosophe français avait décrit.

« L'esprit, pour celui qui le regarde par le dedans, n'est point du tout une machine dont on pourrait voir et démon-

ter les organes. Voilà le premier sentiment qu'on éprouve, un sentiment d'étonnement devant tant d'indigence. Un second sentiment est que ce qu'on perçoit est toujours fragmentaire : il n'y a rien de continu, de complet, de logique, même dans le plus petit fragment de conscience qu'on saisit ; c'est plutôt une apparition successive de points lumineux séparés par du noir. Précisons davantage, ajoute Binet. Lorsqu'on a voulu se rendre compte à soi-même de la vie psychique, on a été porté à la schématiser, pour la rendre plus claire. Ainsi, on s'est jeté avidement sur les images mentales, parce qu'on a cru qu'une image mentale est quelque chose de très clair et de très compréhensible. Une image mentale ressemble à une image ordinaire ou à une photographie ; il y a là un simulacre matériel qui séduit. On a donc pensé qu'en supposant que l'esprit se compose surtout d'images, qu'il est un polypier d'images, on en donne une explication intelligible. Puis, on a quelquefois voulu se représenter l'esprit en termes de langage ; les opérations de l'esprit ont semblé consister en mots, les raisonnements étaient des phrases, les volontés étaient des ordres verbaux, tout l'ensemble de l'esprit ressemblait à un discours. Malheureusement, on s'est aperçu, et on s'aperçoit de plus en plus aujourd'hui, avec le progrès des expériences sur la psychologie de la pensée, que ces images et ces mots sont des phénomènes inconstants ; ils accompagnent parfois le travail de la pensée, mais parfois ils manquent, et le travail se poursuit tout de même. Betts, dans une importante monographie, *The distribution and functions of mental imagery* (New-York, Columbia University ; 1909), a repris une idée de James et une expérience de moi ; faisant faire à des personnes une opération quelconque, et les interrogeant aussitôt sur ce qu'elles se sont représenté comme images, il s'est aperçu que chez beaucoup de personnes l'image ne tient qu'en rôle des plus médiocres. Il existe donc bien réellement une pensée sans images. Mais lorsqu'on se demande ce qu'est une telle pensée, on est bien embarrassé ; on invoque des mots très vagues, comme celui de sentiment intellectuel, sentiment d'une direction, sentiment d'un but, etc. De nombreux auteurs ont étudié beaucoup de ces opérations de l'esprit qui jusqu'ici avaient été expliquées par le jeu des images, et ils ont montré que les images y tiennent peu de place ; il en est

ainsi, par exemple, dans la reconnaissance, comme l'a établi Abramowski (*Archives de psychologie*; 1909). Mais dit-on vraiment quelque chose de clair, lorsqu'on ramène ces états à des sentiments, ou à des émotions? Je m'accuse moi-même d'avoir quelquefois abusé de cette explication vraiment trop commode. En tout cas, elle ne peut être que temporaire. L'essentiel est de bien comprendre qu'il y a là quelque chose à expliquer...

« Tel est le premier effet des recherches sur la psychologie de la pensée. C'est un effet purement destructeur. Mais, après avoir détruit, on cherche à reconstruire. Nous ne sommes pas encore dans cette seconde période, mais elle est imminente. Par quoi donc va-t-on remplacer images et mots? Quelle va être la réalité substantielle qui représente l'esprit? Je risque timidement une hypothèse, que j'ai indiquée déjà, et qui du reste ne paraît pas être sensiblement différente de celle qu'on trouve chez maint auteur contemporain ayant étudié la psychologie de la pensée; c'est que les faits de conscience sont de deux sortes, d'une part, les sensations et ce qui en dérive, d'autre part, les intentions. Mais qu'est-ce que l'intention? C'est une *attitude*. Un esprit est une collection d'attitudes réelles ou possibles. Mais en quoi consiste une attitude, en quoi diffèrent les attitudes diverses, et comment chaque attitude rend-elle compte de tout ce que nous pensons lorsque nous sommes dans l'état correspondant, voilà ce qui est bien difficile à préciser. L'attitude, en tout cas, correspond à quelque chose de corporel; tout le monde connaît l'attitude de l'écouteur ou du boxeur. Les attitudes dont nous parlons ne sont pas autre chose. Elles consistent dans des tendances à l'action qui sont arrêtées. Le fait primitif, c'est la tendance motrice. Supposons qu'elle se dépense, nous avons une action, et peu ou point de psychologie. Supposons au contraire qu'elle est inhibée, contrariée, mais non détruite; elle va subsister en nous à l'état d'esquisse, de mouvements généraux naissants et inconscients. L'attente, l'étonnement, le jugement, l'attention, la reconnaissance, tout cela n'est probablement que l'expression psychique d'attitudes corporelles que nous prenons, ou qui se produisent en nous dans une forme purement cérébrale, sans qu'elles conduisent à des contractions musculaires complètement réalisées... »

Les lignes précédentes sont propres, croyons-nous, à donner une idée des tendances maîtresses de la science actuelle. Nous les avons empruntées à l'un des initiateurs de ce qu'on appelle communément « la psychologie de la pensée ». La méthode que Binet a préconisée, et dont il a donné des modèles d'application dans *l'Etude expérimentale de l'intelligence* (Paris, Schleicher ; 1903), est appliquée avec succès par Külpe et ses élèves, en Allemagne, par Bovet, en Suisse ; elle pénètre en Amérique. Les analyses et les revues générales publiées par *l'Année psychologique* depuis 1907 et les articles de Bovet parus dans les *Archives de psychologie* en 1908 et en 1910 renseigneront très exactement les lecteurs de langue française sur les recherches entreprises et sur les résultats de détail obtenus jusqu'ici.

\* \* \*

La psychologie pédagogique est toujours l'objet d'un intérêt très vif. Les mémoires spéciaux pullulent. Le succès des ouvrages destinés à un cercle étendu de lecteurs atteste à l'évidence que le grand public lui-même est captivé. Nous en donnerons pour preuve les livres de Claparède, *Psychologie de l'enfant* (Genève, Kündig ; 1905), dont une quatrième édition vient de paraître, et de Binet, *Les idées modernes sur les enfants* (Paris, Flammarion ; 1909). Le livre de Binet traite d'une question véritablement fondamentale, les aptitudes. On y trouvera un aperçu très clair des méthodes que l'auteur a proposées pour mesurer le développement intellectuel des enfants. Plus technique, l'excellent traité de Claparède sera le bienvenu auprès de ceux qui tiennent à se mettre au courant des principaux problèmes de la pédagogie expérimentale.

Parmi les contributions nouvelles de la psychologie de l'enfant, nous mettons en première ligne la monographie de W. et C. Stern, *Erinnerung, Aussage und Lüge in der ersten Kindheit* (Leipzig, Barth ; 1908). Il faut lire cette étude. W. et C. Stern poursuivent l'évolution du souvenir pendant les premières années de l'enfance et les erreurs, volontaires ou involontaires, auxquelles il donne lieu. Les falsifications que l'on observe présentent toute une série de degrés, depuis l'erreur de



mémoire tout à fait inconsciente jusqu'au mensonge intentionnel, en passant par les récits imaginaires et les diverses formes du mensonge apparent.

Les premières erreurs du souvenir sont dues à ce que l'enfant n'est pas en état de replacer une expérience réelle à sa date exacte dans le passé. Le passé n'a pas encore acquis, dans l'esprit de l'enfant, une structure en profondeur ; et les différents points du temps sont projetés pour ainsi dire sur une surface où ils se trouvent exposés aux contaminations les plus variées. A quatre ans, l'enfant ne dispose guère que de l'impression indéterminée du « il y a longtemps » et d'une distinction grossière entre « avant » et « plus tard ». C'est pour lui une impossibilité de rapporter un événement à « l'avant-hier » ou à la « semaine passée », pour ne pas parler de tel ou tel mois donné. Or les questions que l'on pose à l'enfant relativement à ses souvenirs ont le plus souvent pour objet une détermination de temps. On ne lui demande pas, par exemple, s'il a brossé ses dents « une fois ». On lui demande s'il les a brossées « ce matin ». De telles questions entraînent tout naturellement des réponses inexactes. L'enfant dit « oui » : la demande a évoqué en fait l'image de l'acte dont on lui parle, mais le rapport spécial de cet acte avec « ce matin » n'est pas encore saisi. D'autres illusions s'expliquent par la puissance déformatrice de l'intérêt — l'enfant transforme ce qu'il attend, ce qu'il a entendu dire, ce qu'il espère, en un événement réel, — ou tiennent au fait que des interprétations et des conjectures sont traitées comme des certitudes.

Les illusions du souvenir au sens strict comportent une croyance absolue à la réalité du contenu de la représentation qui est évoquée. Avec le récit imaginaire, on pénètre dans un domaine intermédiaire où les dires de l'enfant oscillent entre l'erreur inconsciente et l'invention consciente. La fusion si particulière de l'imaginaire et du réel que l'enfant réalise continuellement dans ses jeux, se manifeste aussi dans bon nombre de ses récits. L'enfant joue avec ses récits comme il joue avec ses actes. Et il raconte des histoires fantastiques dans lesquelles il joue le rôle d'acteur ou de témoin. Mais bien qu'il ait l'apparence du plus grand sérieux, il est loin de se faire toujours illusion sur la valeur de ce qu'il dit. Il faut par conséquent se garder de voir dans ces récits, parfaitement na-

turels à un certain âge, des mensonges ou des phénomènes d'ordre pathologique.

Il est plus délicat de tracer une limite entre le mensonge et la falsification involontaire toutes les fois que les intérêts affectifs de l'enfant sont en jeu. C'est ainsi que l'enfant se défend avec énergie contre le rappel de souvenirs qui lui sont désagréables. Si, par exemple, à la question : « N'as-tu pas frappé ton petit frère ? », il répond « non, non ! », tout en se rappelant son acte, sa négation ne constitue pas nécessairement un mensonge. Son « non » ne signifie pas « non, je ne l'ai pas battu », mais simplement « non, je ne veux plus entendre parler de cela ». A côté des expressions de défense dont il vient d'être question, on rencontre d'autres formes de passage qui conduisent au mensonge réel. Ce sont les tentatives de négation suivies immédiatement d'une rétractation ; la simulation des besoins ; les accusations inoffensives, etc.

Aux formes précédentes s'opposent les mensonges proprement dits, c'est-à-dire les affirmations dont le sujet sait la fausseté et qui ont pour but exprès de tromper autrui. Chez les enfants normaux, ils sont beaucoup plus rares dans les premières années qu'on ne l'admet généralement et ils sont souvent l'effet d'une éducation maladroite. La franchise fanatique, l'amour de la vérité, qui font au mensonge un pendant trop peu remarqué jusqu'ici, sont, en revanche, souvent très marqués chez l'enfant. L'enfant normal tend à exprimer au dehors la plupart des événements de sa vie intérieure et le récit naïf de tout ce qui le touche est pour lui quelque chose de beaucoup plus naturel que la réserve ou la dissimulation.

Les auteurs traitent ensuite, dans le détail, des causes du mensonge et des moyens de le prévenir. Ils cherchent à établir que le mensonge, en tant que tel, n'est pas inné, mais qu'on rencontre chez l'enfant des dispositions — instinct de la conservation, imitation, imagination, etc., — lesquelles représentent autant de conditions partielles, soit de la véracité, soit de la fausseté, et qui conduisent à l'une ou à l'autre suivant le milieu où il est élevé. Il faut, par conséquent, que l'enfant demeure aussi longtemps que possible étranger au mensonge. Mais cet idéal ne peut être réalisé que si l'éducateur empêche par des mesures prophylactiques le développement de celui-ci. Cette prophylaxie a pour fondement l'édu-

cation de l'éducateur lui-même. L'éducateur doit donner le modèle d'une véracité absolue. Il se gardera de semer dans l'âme de l'enfant la méfiance à l'égard des affirmations d'autrui, en promettant et en ne tenant pas ce qu'il a promis ; il évitera de punir l'enfant avec une sévérité exessive pour des fautes vénielles et de le pousser ainsi au mensonge ; et, enfin, il ne le forcera pas, en le questionnant à tort et à travers, à répondre quand il ne sait rien. En revanche, c'est aller trop loin que de vouloir, avec Rousseau, isoler artificiellement l'enfant, de manière à supprimer pour lui la possibilité même de choisir entre la vérité et le mensonge. Rousseau pouvait combattre les excès d'une discipline imposée ; il a tort d'affaiblir la discipline personnelle, alors que l'éducation de la discipline personnelle est, plus que tout autre moyen, propre à mettre entre les mains de l'enfant une arme efficace contre le mensonge.

La psychologie de l'adolescence, inaugurée par Stanley Hall, s'enrichit de plusieurs ouvrages nouveaux. A côté du gros livre de Mendousse, *L'âme de l'adolescent* (Paris, Alcan ; 1909), nous citerons les intéressantes recherches de Lemaitre, *La vie mentale de l'adolescent et ses anomalies* (Saint-Blaise, Foyer solidariste ; 1910) et de Duprat, *La criminalité dans l'adolescence* (Paris, Alcan ; 1909).

\* \* \*

La psychologie sociale se constitue peu à peu. Les études récentes de Millioud sur l'histoire naturelle des idées et sur la propagation des idées (*Revue philosophique* ; 1908 et 1910) apportent de précieux documents à une discipline très pauvre encore de faits.

La psychologie animale, en revanche, est en plein développement. Les recherches expérimentales sont poursuivies avec ardeur. Les questions d'interprétation et de théorie, comme il arrive dans toute science jeune, sont discutées avec àpreté. Celle des « tropismes » continue à être l'objet de débats passionnés. Qu'est-ce qu'un tropisme ? Sous ce terme emprunté aux botanistes, les zoopsychologues groupent les phéno-

mènes d'attraction et de répulsion que les forces physiques telles que la chaleur, la lumière, etc., provoquent chez les animaux. On sait que certaines fleurs se tournent du côté de la lumière, que les racines plongent verticalement et se dirigent vers la terre. Les fleurs sont héliotropiques, les racines, géotropiques. De même, les démarches de certains organismes inférieurs paraissent commandées exclusivement par des agents extérieurs. Les daphnies, petits crustacés d'eau douce, se portent vers la lumière; les littorines, gastéropodes que l'on rencontre en abondance sur les côtes de l'Europe, sont, au contraire, attirées par l'ombre. L'influence exercée sur ces animaux serait irrésistible. Il y aurait phototropisme positif, dans le premier cas, négatif, dans le second. On comprend sans peine l'importance de la doctrine. Si les êtres inférieurs sont entièrement le jouet des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés, l'origine des réactions adaptées, telles qu'on les rencontre chez les êtres supérieurs, doit être recherchée à nouveau. C'est là un problème difficile, mais que les partisans de la théorie des tropismes ne peuvent se dispenser d'aborder. A en juger par le livre de Bohn, *La naissance de l'intelligence* (Paris, Flammarion; 1909), — où le lecteur trouvera un intéressant exposé des travaux récents sur la psychologie comparée — et par les discussions du Congrès de Genève, en 1909, il est loin d'être résolu. Nous ne pouvons insister ici et nous renvoyons pour le détail aux articles critiques publiés par Bohn et par Claparède dans l'*Année psychologique* et dans les *Archives de psychologie*.

La psychologie pathologique ne nous arrêtera que pour signaler les belles recherches de Binet et Simon sur l'aliénation mentale (*Année psychologique*; 1910), et nous terminerons notre revue en disant quelques mots des progrès récents de la psychologie judiciaire.

\* \* \*

Les questions que nous avons envisagées jusqu'ici appartiennent, en général, à la psychologie pure. La psychologie judiciaire relève, comme d'ailleurs la pédagogie, de la science appliquée. Deux problèmes retiennent principalement l'attention des expérimentateurs. L'un a pour objet le témoignage,

l'autre le « diagnostic par association ». Nous allons les examiner successivement.

Dans une étude d'ensemble (*Année psychologique* ; 1906), nous avons résumé comme suit les conclusions auxquelles était parvenue la science du témoignage :

I. L'erreur est un élément constant du témoignage. Le témoignage sincère ne mérite pas la confiance qu'on lui accorde communément ;

II. L'erreur est beaucoup plus fréquente dans l'interrogatoire que dans le récit spontané ;

III. La valeur d'une réponse dépend étroitement de la forme de la question qui l'a provoquée. La question forme avec la réponse un tout indivisible ;

IV. Toute question dont la forme implique une suggestion doit être évitée. Les enfants, en particulier, n'opposent qu'une résistance minime aux suggestions de l'interrogatoire ;

V. Les données relatives au signalement d'un individu ne méritent, en général, qu'une confiance fort restreinte. Les renseignements qui portent sur les couleurs n'ont pratiquement aucune valeur ;

VI. Une déposition donnée sous serment contient normalement des erreurs.

A ces résultats, dus essentiellement à Binet et à Stern, les travaux ultérieurs n'ont apporté que des confirmations et on peut les conserver tels quels. Un certain nombre de faits nouveaux, d'autre part, ont été établis. Claparède (*Archives de psychologie* ; *Année psychologique* ; 1906) a montré que la confrontation donne lieu à des erreurs fréquentes et d'une gravité inattendue. L'étude de la suggestion exercée par les questions a été poursuivie par Lipmann, dont le livre, *Die Wirkung von Suggestivfragen* (Leipzig, Barth ; 1908) renferme une foule de détails curieux. Les méthodes de recherche, enfin, se perfectionnent. Elles doivent, en particulier, au même Lipmann (*Zeitschrift für angewandte Psychologie* ; 1909) d'utiles développements.

La psychologie du témoignage a pour la pratique un intérêt immédiat. Il convient de faire quelques réserves, à cet égard, en ce qui concerne le procédé de diagnostic par association. Voici ce qu'il faut entendre par ce terme. Supposons

qu'il s'agisse d'établir la participation d'un individu à un délit qu'il se refuse à avouer. Un juge expérimenté obtiendra parfois, à la vérité, une sorte de preuve du fait qu'il soupçonne. Il posera, par exemple, des questions telles que l'inculpé « se coupe » en répondant. Mais les moyens dont il dispose sont grossiers et ils ne réussissent pas toujours. Deux psychologues, Jung, en Suisse, et Wertheimer, en Allemagne, ont imaginé, pour les cas de ce genre, une méthode générale à laquelle ils attribuent une efficacité très sûre. Elle met à profit l'expérience des associations dont nous avons indiqué le principe à propos du réflexe psychogalvanique. L'épreuve consiste pour le sujet à répondre aussi vite que possible par un mot à un autre mot qu'on prononce devant lui. Supposons maintenant qu'un voleur ait pénétré dans une chambre et qu'il ait brisé, en entrant, un verre contenant un bouquet de capucines. On lui présente une série de mots dont les uns sont insignifiants et dont les autres ont trait à l'effraction dont il est accusé. Ce seront, par exemple, les mots : *casser, jardin, etc., etc.* Si l'inculpé répond *verre* au premier et *capucine* au second, on présumera qu'il n'est pas étranger à l'affaire. Si les réponses significatives se multiplient, la présomption se transformera en une quasi-certitude. Sans doute, pour peu que le sujet soit intelligent, il s'efforcera d'éviter les mots compromettants. Seulement, il suffit qu'il y pense pour qu'il soit obligé d'en chercher d'autres : la réponse sera plus tardive alors que de coutume. Tel est, en effet, le phénomène que l'on observe le plus souvent et c'est justement la lenteur anormale de la réaction qui constitue le signe diagnostique par excellence. La méthode des associations a été éprouvée dans les laboratoires de psychologie avec un entier succès. Faut-il la considérer comme véritablement pratique ? Certains juristes l'ont recommandée. D'autres la repoussent avec dédain. Il est certain d'abord que le procédé exige de la part du prévenu une collaboration à laquelle celui-ci se dérobera obstinément s'il se méfie de l'expérience à laquelle on prétend le soumettre. Il n'est pas douteux, en outre, qu'il ne soit fort délicat — Binet (*Année psychologique* ; 1910) a tout récemment insisté sur ce point, — et qu'à le manier brutalement, on ne courre aux plus fâcheuses déconvenues. Mais si le diagnostic par association ne constitue pas une méthode infaillible, il paraît

en état de rendre à l'occasion de très utiles services et il mérite en tout cas d'être connu du juriste, ne serait-ce que pour la lumière qu'il jette sur la psychologie de l'interrogatoire.

J. LARGUIER DES BANCELS.

---